

de glaces qui occupé le centre de la mer, se sont rapprochés de la côte occidentale et ont même pénétré dans le détroit de Lancaster. Leur succès fut tel, que jamais on n'en avait obtenu de semblables dans le détroit de Davis. »

Le résultat du voyage de Parry causa une satisfaction générale en Angleterre, et fit concevoir les plus vives espérances de la réussite d'une nouvelle expédition. En conséquence deux vaisseaux furent armés; on les munit de tout ce dont ils avaient besoin pour deux ans; ils partirent sous son commandement au printemps de 1821. Ils devaient entrer dans la mer de Hudson et essayer de pénétrer de ce côté dans la mer polaire. Ils ne sont pas encore de retour au printemps de 1823. On avait vers le commencement de cette année répandu le bruit qu'ils avaient été vus dans les parages voisins du détroit de Béhring; mais un examen attentif de cette nouvelle, a fait voir qu'elle était controuvée. Il ne faut pas renoncer à tout espoir de revoir ces hardis navigateurs, qui animés de zèle pour le progrès de la géographie, ont hasardé de nouveau des périls dont ils avaient fait la dure expérience; cependant on ne peut se dissimuler, d'un autre côté, que ces périls sont nombreux et si redoutables, que malgré tous les efforts de la prudence humaine, il est quelquefois impossible de les éviter.

VOYAGE

AUX COTES DE LA MER POLAIRE,

FAIT PAR TERRE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

PAR M. JOHN FRANKLIN,

Capitaine de vaisseau.

(1819 — 1821.) (1)

AVANT même que l'issue de l'expédition de M. Parry fût connue, le gouvernement britannique résolut d'en envoyer une autre par terre pour déterminer les longitudes et les latitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, et la direction de la côte depuis l'embouchure du fleuve Mine de Cuivre, jusqu'à l'extrémité orientale du continent. La marche à suivre et les mesures à prendre pour parvenir à ce but, étaient laissées au choix du capitaine Franklin qui fut chargé du

(1) Ce voyage n'a pas encore été traduit en français.

commandement de cette entreprise; on lui adjoignit MM. Richardson, chirurgien de la marine royale; Hood et Back, midshipmen.

M. Franklin et ses compagnons s'embarquèrent le 25 mai 1819 sur un navire de la compagnie de la baie d'Hudson. Ils prirent à Stromness, dans les Orcades, des matelots pour les accompagner; ceux-ci ne voulurent s'engager que pour aller jusqu'au fort Chipéouan. On rencontra beaucoup de glaces avant d'arriver au détroit de Hudson, elles firent de même courir des dangers au vaisseau dans ce bras de mer; après bien des contrariétés, on laissa tomber l'ancre le 5o août; au mouillage voisin du fort York. Ce poste est à sept milles de la côte sur la rive gauche et à cinq milles de l'embouchure du Hayes-River, sur la presque île marécageuse qui le sépare du Nelson-River.

Le gouverneur, conformément aux ordres qu'il avait reçus de la compagnie, accueillit amicalement les voyageurs; ce fut d'après son avis que l'on traça la marche ultérieure de l'expédition. On se pourvut au fort d'un batelier, et le 9 septembre on remonta en canot le Hayes-River, opération fort pénible, car la rapidité du courant obligeait de tirer l'embarcation à la cordelle. Les matelots marchaient sur un rivage escarpé que des pluies fréquentes avaient rendu mou et glissant; des

arbres renversés augmentaient les difficultés; cependant on avançait assez vite, la moitié de l'équipage relayant l'autre au bout d'une heure et demie. Les bords de ce fleuve et ses îles offrent un terrain d'alluvion, ombragé par des pins, des mélèzes, des peupliers et des saules.

On parvint le 11 au point où le Hayes-River est formé par la jonction du Chamattava et du Steel-River, on entra dans celui-ci; ses bords s'élèvent graduellement et on y marche aisément; son lit est rempli de bancs et de rapides; cette rivière traverse une vallée bien boisée et très-pittoresque. Il règne dans ces solitudes un silence qui paraît étrange aux Européens.

Le 15 on atteignit le lieu où le Steel-River prend ce nom à la jonction du Fox-River et du Hill-River; on remonta celui-ci. Il est si bas, et les rapides y sont si nombreux, que les voyageurs furent obligés plusieurs fois dans le courant de la journée, de descendre de leur bateau pour aider à le transporter pardessus les grandes pierres qui obstruaient la navigation.

Des canots de la compagnie avaient rejoint celui de M. Franklin, de sorte que l'on voyageait plus gaiement qu'auparavant; mais les rochers devenant plus nombreux, rendaient la navigation plus pénible. Les bords du Hill-River offrent des falaises qui en quelques endroits s'élèvent à 90 pieds

au-dessus de l'eau, et sont surmontées de montagnes hautes de deux cents pieds; partout où les eaux ont miné le rivage, on aperçoit de l'argile bleue, compacte, renfermant des cailloux roulés; l'épaisseur des bois empêchait de découvrir l'intérieur du pays lorsque l'on passait devant des ravins profonds.

Pour alléger le bateau, on laissa une partie de la charge au poste de Rock-House, où il y a un portage.

Les voyageurs purent se faire une idée de la rigueur du climat dans les régions qu'ils allaient parcourir, lorsque le 17 septembre ils virent tomber de la neige. Après une suite de fatigues sans cesse renaissantes que causaient les rapides et les cataractes, on arriva le 25 à un endroit où les bords du Hill-River s'abaissent graduellement et où finissent les portages. L'argile qui couvrait les rochers disparaît; le lac Knée où l'on entra ensuite, est rempli d'îles; ses rivages sont bas. Il se termine à la chute de Trout. Il fallut porter le canot pour franchir cette cascade, avant de s'engager dans le lac Holey auquel aboutit l'Ouipinapannis, rivière étroite et rapide.

Le 3 octobre on atteignit le Pointed-Stoue, rocher qui a trente-six pieds de largeur; il est remarquable par les rivières marécageuses, qui, prenant leur source de chacun de ses côtés, sui-

vent des directions différentes. Celle que l'on remontait depuis le fort York, commence à cet endroit; on peut donc y placer la source du Hayes-River; de l'autre côté coule l'Etchemamis qui va grossir le Nelson-River.

Quand on eut transporté le canot par-dessus le rocher, on s'embarqua sur l'Etchemamis. « Cette petite rivière, dit M. Franklin, traverse un marais, et dans la saison de la sécheresse, on n'y trouve au lieu d'eau, qu'un lit de vase épaisse, profond de deux pieds. On a l'habitude, dans ces occasions, de construire des digues, afin que ses eaux en s'accumulant la rendent navigable. Les castors effectuant à merveille cette opération par leurs travaux, on a essayé de les encourager à multiplier dans cet endroit; mais on n'a pu venir à bout d'engager les Indiens à ne pas les tuer quand ils découvrent leurs retraites. »

L'Etchemamis envoie ses eaux au Nelson par le Blackwater, qui reçoit celles du Sea-River. Les voyageurs remontèrent donc cette rivière qui traverse de petits lacs, et entrèrent le 6 octobre dans l'Ouinipeg, dont les eaux sont extrêmement blanchâtres et troubles, ce qui lui valut le nom que les Indiens lui donnent, et qui signifie eau bourbeuse. La compagnie de la baie d'Hudson a un comptoir à Norway-House, à l'entrée orientale du lac; ce poste est situé par 53° 41' nord, et 98° 1'

ouest. Ainsi l'on avait voyagé jusqu'alors au sud-ouest.

On suivit la côte septentrionale de l'Ouinipeg ; le 9 on parvint à l'embouchure de la Saskatchewan qui est embarrassée de rochers et de rapides ; les bords sont très-hauts et rocailleux , elle coule avec une grande vitesse. Elle traverse plusieurs lacs , dont le lac des Cèdres est le plus grand. L'on vit sur ses bords plusieurs campemens d'Indiens. Ils étaient misérables ; la coqueluche et la rougeole avaient causé parmi eux de grands ravages.

Le froid devenait de jour en jour plus rigoureux , il fallut briser la glace dans le lac de l'île au Pin , sur le bord duquel est situé le comptoir de Cumberland-House , où l'on débarqua le 15 octobre. Ce que les voyageurs avaient déjà éprouvé de la rigueur de l'hiver , leur fit suivre l'avis des officiers de la compagnie qui les engageaient à passer cette saison à Cumberland-House. Cependant M. Franklin , d'après les entretiens qu'il eut avec eux , se convainquit de la nécessité d'aller avant le printemps au comptoir d'Athapaska , afin de prendre avec les Anglais qui y résident , les mesures propres à faciliter la marche de l'expédition. Il partit en conséquence le 19 janvier avec M. Back et le matelot Hepburn.

Cumberland-House est situé par 53° 56' nord , et 102° 16' ouest ; sa distance du fort York est de

690 milles. Ce comptoir fut bâti par Hearne trois ans après son retour du fleuve Copper-Mine ou Mine de Cuivre. Il a , depuis cette époque , été regardé comme un poste de la plus haute importance pour la compagnie de la baie d'Hudson. Auparavant les Indiens transportaient leurs pelleteries sur les bords de la mer de Hudson , ou bien les vendaient aux Canadiens qui venaient dans leur pays ; ces derniers le fréquentaient depuis 1697.

Les environs de ce poste sont habités par les Cris ou Knistenaux , que Hearne a désignés par le nom d'Indiens du Sud , qu'ils se donnent à eux-mêmes quand ils veulent se distinguer des autres peuplades indiennes. Ayant obtenu de bonne heure des armes à feu des marchands européens , ils purent faire des incursions dans les pays de leurs voisins ; ils les ont poussées autrefois jusqu'à l'ouest des Monts-Rocailleux , et au nord jusqu'au fleuve Mackenzie. Aujourd'hui , leurs ennemis étant aussi bien armés qu'eux , leur position a changé.

• Ils supportent , dit M. Richardson , avec un grand courage , la faim et tous les autres maux inséparables de la vie de chasseur , mais le moindre accident extraordinaire abat leurs esprits ; ils se hasardent rarement à assaillir ouvertement leurs ennemis , ou même à les attaquer par surprise , à moins d'avoir la supériorité du nombre. Peut-être leur commerce avec les Européens leur a nui

sous ce rapport. Aujourd'hui leur existence dépend des secours en munitions et en vêtemens qu'ils reçoivent des marchands; ils sentent profondément leur condition assujettissante. Mais leur caractère a été encore plus abâtardi par leur funeste passion pour les liqueurs spiritueuses que l'on a pris soin d'entretenir chez eux. Afin d'obtenir cette boisson pernicieuse, ils descendent aux supplications les plus humiliantes et prennent une attitude abjecte qui ne paraît pas leur être naturelle; car on n'en aperçoit pas le moindre vestige dans leurs relations entre eux. Leur réputation a baissé parmi les peuplades voisines. Ce ne sont plus les guerriers qui chassèrent devant eux les habitans des bords de la Saskatchewan et du Missinipi. Les Cris des environs de Cumberland-House sont notamment étrangers à la guerre depuis très-long-temps. Entre eux et leurs anciens ennemis, les Indiens-Esclaves, s'étendent les vastes plaines de la Saskatchewan, habitée par les puissans Assinipoïtocks ou Indiens-Pierre (Sioux ou Assihiboils des relations françaises.) Ceux-ci n'étaient jadis qu'une tribu faible, que les Cris accueillirent et protégèrent; aujourd'hui ils leur rendent les services qu'ils en reçurent autrefois. »

Les mœurs de ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup de celles des Chipéouans ou Indiens du Nord,

décrites avec une grande exactitude par Hearne. Ils se tatouent le visage et le corps. Leur ivrognerie habituelle les a rendus excessivement mal-propres. Ils aiment beaucoup à se vêtir d'habillemens européens.

Depuis un certain nombre d'années la compagnie du nord-ouest qui est établie au Canada, et à laquelle Mackenzie appartenait, a fait bâtir une loge à Cumberland-House près de celle de la compagnie sa rivale. Les agens de ces deux associations paraissent y vivre en bonne intelligence à côté les uns des autres, tandis que les vastes déserts du continent ont quelquefois été témoins de leurs querelles. M. Franklin, avant son départ du fort York, avait sagement recommandé à ses compagnons de n'y prendre aucune espèce de part. Du reste les voyageurs n'eurent qu'à se louer des procédés qu'ils éprouvèrent des deux partis opposés.

Chaque compagnie emploie constamment des hommes qui courent le pays pendant l'hiver pour recueillir les pelleteries des différentes bandes de chasseurs Indiens aussitôt que ceux-ci se les sont procurées. La plupart des sauvages sont débiteurs d'une des deux compagnies qui leur a fait des avances en vêtemens, en outils, en couvertures de laines, en armes et en munitions. Leur désir le plus vif est de s'acquitter; dès qu'ils ont ra-

massé quelques peaux, ils en donnent avis au poste qui leur a fourni des marchandises; mais leurs bonnes intentions à cet égard sont fréquemment frustrées par les artifices des Européens; car si les gens d'une compagnie rencontrent un Indien débiteur de la société rivale, il est rare que celui-ci puisse résister aux tentations auxquelles on l'expose. Il refuse d'abord avec fermeté les offres qu'on lui fait; bientôt sa résolution chancelle à la vue d'un verre de rum; une fois que ses lèvres ont goûté cette boisson énivrante, ses scrupules s'évanouissent; il va chercher sa provision de pelleteries qu'il avait soigneusement cachée aux yeux indiscrets des hommes qui lui faisaient visite. Cette manière de trafiquer est cause que la quantité de peaux obtenue par chaque compagnie dépend de l'activité de leurs agens, de leur connaissance des mouvemens des Indiens, et de la quantité de rum qu'ils emportent, plutôt que de la somme des avances qu'ils font aux sauvages; ce mode contribue aussi à dépraver de plus en plus le caractère de ceux-ci, et doit finir par ruiner le commerce des pelleteries. Le mal est déjà retombé en partie sur ses auteurs; car les Indiens, long-temps trompés, sont devenus trompeurs à leur tour, et assez souvent, après avoir contracté une dette considérable à un poste, ils vont à un autre en faire autant. Les comptoirs

rivaux sont convenus, dans certains cas, de ne trafiquer qu'avec les Indiens que chacun a équipés; mais rarement ces traités s'exécutent avec exactitude; ils ont été une source féconde de disputes, et plus d'une fois celles-ci ont été décidées par la force des armes. Il faut pour soutenir la contestation, que les deux compagnies emploient un grand nombre d'agens, qu'elles n'entretiennent souvent qu'avec beaucoup de difficulté, et toujours qu'avec de grandes dépenses.

Le poste de la compagnie de la baie d'Hudson est habité par une trentaine d'homme, et à peu près autant de femmes et d'enfans. La maison de la compagnie du Nord-ouest est plus peuplée. Tout ce monde est nourri, durant la plus grande partie de l'année, du poisson que l'on se procure au lac du Castor éloigné de cinquante milles. La pêche commence en automne avec les gelées, et continue à être abondante jusqu'en janvier. Le poisson est amené sur des traîneaux; chacun est attelé de trois chiens, et porte deux cent cinquante livres. On prend aussi quelques esturgeons dans le lac de l'île au Pin. Vers le printemps, dit M. Richardson, une grande quantité de viande d'élan fut apportée des monts Baskians qui sont à soixante-dix milles de distance. Le reste de nos provisions consistait en oies salées pendant l'automne, en viande sèche et en pemican ou chair

d'élan broyée et mêlée avec de la graisse. On avait aussi des pommes de terre, cultivées au poste même; enfin le fort York envoie ici du sucre et du thé. On vécut dans l'abondance pendant l'hiver de 1819 à 1820; l'imprévoyance avait autrefois réduit ce poste à de dures extrémités dans la mauvaise saison.

« Plusieurs des ouvriers et la plupart des agens et des commis des deux compagnies, ont pour femmes des Indiennes ou des métises; la race mélangée qui provient de ces unions est extrêmement nombreuse. Tout ce monde est assez mal élevé. Les principes des Indiens sur le bien et sur le mal ne sont pas même respectés. Il est cependant juste d'observer que les enfans des Orkneyens employés par la compagnie de la baie d'Hudson, valent mieux que ceux des chasseurs canadiens. La peine qu'on prend quelquefois d'instruire les premiers, n'est pas totalement perdue; tout ce qu'on peut dire des derniers, c'est qu'ils ne sont pas tout-à-fait si corrompus que leurs pères.

« Beaucoup de métis sont élevés et se marient avec les Indiens; on a fait la remarque, et je ne sais pas jusqu'à quel point elle est exacte, que les métis sont plus courageux que les Cris purs.

« Le pays autour de Cumberland-House est plat, marécageux et entrecoupé d'un grand nombre de petits lacs. On a trouvé récemment un lit

de calcaire magnésien sous une couche de terre végétale peu épaisse, et il se montre assez fréquemment à la surface du sol. Quelques portions de cette roche contiennent des coquilles bien entières.

Quant aux productions végétales de ce canton, l'arbre le plus commun sur les rives de la Saskatchewan, est le peuplier faux tremble, qui est excellent pour brûler, lors même qu'il vient d'être coupé; le peuplier baumier, mathéh-metoo des Indiens, ou laid peuplier, ainsi nommé de son écorce ridée et de sa tige dépouillée, que couronnent, lorsqu'il est vieux, quelques branches tortues; il ne brûle bien que quand il a séché pendant l'été, après avoir été coupé au printemps. La sapinette blanche est l'arbre résineux le plus ordinaire; la sapinette rouge et la noire, le baumier de Gilead et le pin de Jersey se rencontrent aussi fréquemment; le mélèze ne croît que dans les lieux marécageux, il est chétif et mal fait. Le bouleau à canots parvient à une hauteur considérable, il devient rare à cause de la grande consommation qui s'en fait pour construire des canots. L'aune se voit sur le bord de tous les petits lacs herbeux si nombreux, dans le voisinage. Les Indiens employent comme émétique une décoction de son écorce intérieure, et s'en servent aussi pour teindre en jaune. Les bords des rivières sont couverts d'une grande variété de saules; on aper-

çoit un petit nombre de noisetiers dans les bois. L'érable à sucre, l'orme, le frêne et le thuya, que les chasseurs canadiens nomment cèdre, ombragent différentes parties du pays voisin de la Saskatchewan; cependant les bords de cette rivière paraissent former la limite supérieure de ces arbres. On voit aussi dans ce canton deux espèces de pruniers dont un, qui est un joli petit arbre, porte un fruit noir dont le goût très-astringent lui a fait donner le nom de cerise qui étrangle; les Cris le désignent par celui de taquoï-miné, et le regardent lorsqu'il est séché et broyé comme relevant le goût du pémican. L'autre espèce est un arbre moins élégant; on dit que son fruit est doux. Les Cris le nomment passi-avouey-miné; il se rencontre jusqu'au grand lac de l'Esclave.

« Le meilleur fruit de ce pays est celui de l'*aronia ovalis*, qui sous le nom de misassutou-miné, est un mets recherché dans les banquets des Indiens, et mêlé avec le pémican, donne un goût agréable à cet aliment trop gras. Les naturels désignent par le nom de sappoum-miné, une grande diversité de groseilliers à grappes et à épines. Les framboises sont très-communes sur les bords sablonneux des rivières ainsi que les fraises que les Cris nomment Oteï-miné (fruit du cœur).

« Les quadrupèdes auxquels on donne la chasse pour s'en nourrir, sont l'élan (*mongsô* ou *mousô*)

et le rène (*attek*), le bison (*moutouch*), le cerf-américain (*ouaouaskichou*) et l'apistatchékous, espèce d'antilope qui fréquente les plaines au-dessus des fourches de la Saskatchewan, ne se trouvent pas dans le voisinage de Cumberland-House. »

Les animaux qui donnent des fourrures, sont les renards de différentes couleurs, noirs, argentés, croisés, rouges et bleus; les premiers sont les plus rares et les plus chers; les bleus ne se voient pas très-souvent; on suppose qu'ils viennent du sud. Le loup gris (*mahaygan*) est commun. Au mois de mars les femelles attirent fréquemment les chiens du fort, tandis que dans d'autres saisons, ces bêtes montrent une antipathie extrême l'une pour l'autre. On voit quelquefois des loups noirs, et moins souvent les variétés noires et rouges de l'ours d'Amérique (*mosquah*). L'ours gris si redouté des Indiens à cause de sa force et de sa férocité, habite plus près des Monts-Rocailleux.

Le volverene (*okikouhâghis* ou *ommithasis*) est un animal très-fort et très-rusé que les chasseurs haïssent beaucoup à cause du tort qu'il fait à leurs pièges. Le lynx du Canada est timide; il fait surtout la guerre aux lièvres; sa fourrure est estimée. La marte est la bête la plus commune dont on recherche la peau; on fait cas aussi de celle du pekan, de la loutre, du rat-musqué:

celle du castor est comme on sait le principal objet de commerce.

Plusieurs espèces de tétas, les lagopèdes, les oies et les lièvres, fournissent à la nourriture des habitans du fort. Le poisson le plus estimé est le poisson blanc, espèce de saumon, c'est l'attih-hamey des Cris. Un autre du même genre, des carpes, des perches, le brochet, la truite et d'autres varient les mets que l'on mange.

Revenons à M. Franklin et à ses deux compagnons : lorsqu'ils partirent le 18 janvier 1820, la terre était couverte de neige, ils se munirent de raquettes que l'on adapte au pied pour marcher, elles consistent en deux longs morceaux de bois qui ont été courbés au feu, ils sont séparés par des barres transversales, et liés ensemble à leurs extrémités. Les espaces entre les barres sont remplis par un entrelacement de courroies et le pied est attaché par des cordons de cuir qui passent autour de la cheville et ne fixent que les orteils, de sorte que le talon se lève à chaque pas ; la longueur de ces raquettes est de quatre à six pieds ; sa largeur est d'un pied six à neuf pouces suivant la taille du voyageur. Indépendamment de ces raquettes, chacun emporte une couverture, une hache, un briquet, une pierre à fusil, de l'amadou et un fusil.

Les traîneaux sont fort légers et très-simples ;

les chiens les traînent. L'habillement du voyageur est une capote avec un capuchon ; on a des pantalons et des guêtres de peau à la manière des Indiens, enfin des mocassons. On met par-dessus le tout, la couverture ou une casaque en cuir qui est attachée autour du corps par un ceinturon auquel sont suspendus le couteau, la hache et les ustensiles pour faire le feu.

M. Franklin et ses deux compagnons avaient deux traîneaux et deux carrioles ; c'est une couverture de cuir qui est attachée au traîneau et dans laquelle on passe la partie inférieure du corps. Les agens des deux compagnies avaient contribué également à leur fournir des guides et des chiens. Des provisions pour quinze jours remplissaient tellement les traîneaux, qu'il y restait à peine assez de place pour des instrumens de mathématiques, quelques habits et du linge. Le poids d'un traîneau est ordinairement de trois quintaux ; on conçoit qu'il diminue graduellement à mesure que l'on avance. Lorsque la neige est dure ou que les sentiers sont bien battus, on parcourt à peu près quinze milles par jour. La traite est bien moins longue quand la neige est molle.

Un commis de la compagnie de la baie d'Hudson partit en même temps que M. Franklin, de sorte que leurs traîneaux formaient une longue file. La neige était profonde, on marcha sur la rivière.